Document généré le 25 avr. 2024 08:20

Vie des Arts

Vie des arts

À voir

Volume 45, numéro 183, été 2001

URI : https://id.erudit.org/iderudit/52973ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

(2001). À voir. *Vie des Arts*, *45*(183), 14–16.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

GRAVURE

ESTAMPES NOUVELLES DU NUNAVUT

Les images que propose l'exposition *Nunavut: une culture en transition* témoignent d'un renouvellement de l'iconographie des artistes de l'Arctique. Il ne s'agit pas d'un changement radical mais, comme le titre de l'exposition l'indique, d'une transition. D'ailleurs les visiteurs pourront s'en rendre compte en les comparant à la sélection d'estampes Inuit tirées de la Collection de la Guilde canadienne des métiers d'art et signées notamment par des graveurs comme Pitseolak, Pudlat, Oonark et Etook.

Depuis plusieurs années, Paul Machnik et l'équipe du studio PM de Montréal s'emploient à enseigner les techniques de la gravure à des membres de huit communautés de l'Arctique (Kimmirut, Broughton Island, Clyde River, Pond Inlet, Arctic Bay, Igloolik, Hall Beach et Iqualit). Ils en présentent quelques résultats. Naturellement, les productions se réfèrent aux traditions acquises au Cap Dorset. Elles s'en distinguent toutefois en ceci qu'elles constituent le reflet de préoccupations actuelles forcément différentes de celles qui caratérisaient l'art Eskimo des années 50 et 60. On remarquera, par exemple, la représentation humaine qui s'affiche sans être associée à des scènes de chasse.

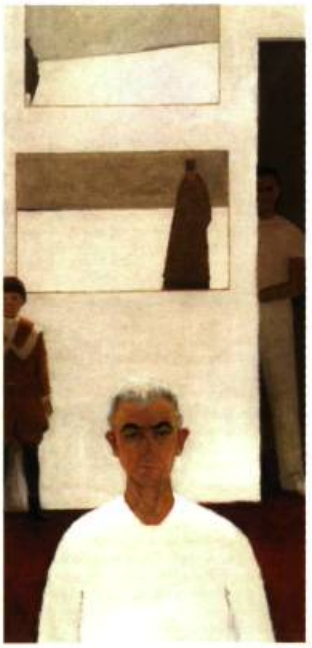
Jusqu'au 10 août 2001
Nunavut: une culture en transition
Sélection d'estampes inuit traditionnelles

Galerie d'art Stewart Hall
Centre culturel de Pointe-Claire
176, Bord du lac
Pointe-Claire
Tél.: (514) 630-1254

PEINTURE

MUSÉE DU QUÉBEC UNE SALLE JEAN PAUL LEMIEUX

Le 10 mai, à l'initiative de son directeur, M. John Porter, le Musée du Québec a inauguré une salle entièrement consacrée à l'œuvre du peintre Jean Paul Lemieux (1904-1990). On peut y admirer dix-neuf tableaux qui rendent compte de l'évolution de l'artiste puisque leur production s'étend du début à la fin de sa carrière soit de 1933 à 1985. Mais surtout certaines des toiles constituent des moments charnières dans la vie de Jean Paul Lemieux et sont représentatives du style épuré qui lui est propre autant dans la représentation de scènes de la vie sociale: *La Fête-Dieu à Québec* (1944), *Les Ursulines* (1951); que de la vie intime: *Les noces d'or* (1966), *La visite des dames* (1971), *Autoportrait* (1974), *Tourné vers le cosmos* (1985); ou que de l'espace et des paysages: *Ville enneigée*, (1963), *Le rapide* (1968). «Jean Paul Lemieux, rappelle John Porter, a peint des tableaux dont le pouvoir d'attraction a été salué par un indéniable succès populaire et critique.» Un catalogue rend compte de la carrière de l'artiste, il comporte principalement la reproduction des dix-neuf œuvres qu'accompagnent pour chacune d'elles les commentaires de Michèle Grandbois.



Autoportrait, 1974
Huile sur toile
167 x 79 cm

SCULPTURE

LOUIS-PHILIPPE HÉBERT: MONUMENTALISTE

Il aura fallu près d'un siècle après la mort du sculpteur Louis-Philippe Hébert pour que lui soit consacrée une rétrospective. Au moins est-elle majestueuse et magistrale. Oui, de Halifax à Vancouver en passant par Québec, Montréal, Ottawa, Hamilton, Calgary ou Winnipeg, tout citoyen peut croiser un monument signé Louis-Philippe Hébert (1850-1917). Il est bien le sculpteur national (aussi bien au sens québécois que canadien) qu'indique le titre de l'exposition que lui consacre le Musée du Québec grâce à la collaboration du Musée des beaux-arts de Montréal et de l'Assemblée nationale à l'initiative de la Commission de la capitale nationale.

Quelque 125 sculptures, principalement en bronze mais aussi en bois et en plâtre, témoignent bien du rôle de monumentaliste qu'a assumé Louis-Philippe Hébert avec ses nombreuses œuvres de commande destinées à commémorer les personnages historiques, artistiques ou religieux: Salaberry, Edouard VII, Frontenac, Elgin, Lévis, Wolfe, Montcalm, Maisonneuve, Mlle de Verchères, Crémazie, Guillaume Couture, Saint-Michel Archange terrassant le démon. Naturellement, l'exposition accorde une place importante à des scènes amérindiennes qui attestent la sensibilité du sculpteur à l'égard des populations qui les premières ont occupé et mis en valeur le pays: *La famille amérindienne*, *La halte dans la forêt*, *Le pêcheur à la nigogue* (Hôtel du Parlement).

Enfin, des pièces où Louis-Philippe Hébert donne libre cours à sa sensibilité et à sa fantaisie personnelles achèvent de démontrer l'ampleur du talent du sculpteur: *La fée Nicotine*, *Adrien et Henri Hébert*, *L'gosseux*. Un impressionnant et somptueux catalogue accompagne l'exposition *Louis-Philippe Hébert: sculpteur national*.

Jusqu'au 3 septembre
Louis-Philippe Hébert: sculpteur national

Exposition rétrospective
Musée du Québec
Parc des Champs-de-Bataille
Québec

Du 12 octobre 2001
au 6 janvier 2002
Musée des beaux-arts du Canada
Ottawa

Louis-Philipe Hébert:
Fleur des bois, 1897
Bronze
Photo: P. Altman

ARCHITECTURE

LES MERVEILLEUSES EXTRAVAGANCES DE SIR JOHN SOANE

Deux ouvrages d'architecture majeurs sont au centre de l'exposition *John Soane 1753-1837*: la Banque d'Angleterre et le 12-14 Lincoln's Inn Fields. De ces deux réalisations, la seconde a intégralement survécu puisque seuls les murs extérieurs de la Banque d'Angleterre ont été maintenus lors de la destruction de l'édifice, en 1920. L'exposition *John Soane* amorce au Centre canadien d'architecture sous le titre *La dynamique de l'architecture moderne*, un cycle d'expositions qui s'étendra jusqu'en 2004. L'objectif de ce vaste projet consiste à reconstituer les percées les plus significatives de l'architecture des deux derniers siècles. Or les percées sont généralement associées à une personnalité ou à un groupe particulier. Tel est le cas de John Soane pour la charnière XVIIIe- XIXe siècle et tel sera le cas de Ludwig Mies Van der Rohe pour le XXe siècle dont les réalisations en sol américain seront présentées en septembre 2001.

En centrant ainsi l'histoire de l'architecture autour de certaines de ses figures dominantes, les conservateurs du CCA rendent plus facile au visiteur la perception des enjeux à travers les débats, les obstacles, les rivalités, les succès, les critiques qui surgissent tout au long d'une vie. Justement, les rebondissements ne manquent pas dans la carrière de John Soane. L'exposition souligne

bien l'influence de ses années de formation (stage en Italie, rencontre de Piranèse, séjour à Paris) dans l'élaboration de ses idées maîtresses. Elle procède néanmoins à la manière d'un film, par retours en arrière. On apprend ainsi, par exemple, comment et pourquoi, John Soane, fils de briqueteur, choisi la brique ignifuge comme matériau pour la Banque d'Angleterre. Et puis encore, on découvre que c'est le principe de la hutte primitive (chère aux Rousseauistes) qui le conduit à valoriser ses constructions par des dômes, des arches, des voûtes.

Vue de la salle du déjeuner
13 Linclon's Fields
Londres, 1812
Photo: Richard Bryant, Arcaid

Mais surtout, l'exposition John Soane s'apparente à une authentique exposition d'art grâce aux tableaux de son collaborateur dévoué et peintre de grand talent Joseph Michael Gandy. Certes les maquettes, les esquisses et les plans donnent une juste idée de la pensée de John Soane mais les dessins, aquarelles et huiles de Gandy donnent une idée de la grandeur et souvent de la mégalomanie de l'architecte. Elle s'exprime admirablement dans la construction de son hôtel particulier, aujourd'hui le Musée de Londres. On y perçoit une profusion de miroirs, de boudoirs circulaires, de rotondes, de cabinets retirés, de colonnades. L'architecte donne libre cours à ses conceptions autant urbaine qu'architecturale: « une ruine partiellement exhumée, éclairée par une lumière surnaturelle qui pénètre et se réverbère au travers des superpositions de bâtiments et d'objets d'inspiration piranésienne. » Un extraordinaire catalogue-livre accompagne l'exposition. Les idées de Soane délaissées sous l'ère victorienne ont été reprises au milieu du XXe siècle par des architectes comme Robert Venturi, Philip Johnson, James Stirling, Arato Isozaki et Rafael Monéo. Ces noms ponctueront probablement le cycle des prochaines expositions du CCA.

Jusqu'au 3 septembre
John Soane 1753-1837

Centre canadien d'architecture
1920, rue Baile
Montréal
(514) 939-7000

Louise Duval
Chenaux à fleur de fleuve, 1998

LES DIFFRACTIONS DE LOUISE DUVAL

« Avec mon appareil-photo, j'arpente la ville et les images sont là, je ne les cherche pas, elles s'imposent... elles sont là dans mon inconscient, je ne fais que les reconnaître. » Louise Duval exagère sans doute un peu. Elle traduit néanmoins assez bien sa manière de se rendre disponible aux images inattendues qui peuvent surgir devant son objectif au cours de ses longues déambulations dans les rues, les ruelles, les arrière-cours qui constituent ses paysages urbains de prédilection. « Les objets, la ferraille, la pierre... j'y trouve inlassablement la ruine, les cicatrices, les marques du temps. » Jeune artiste, Louise Duval expose depuis 1999 des œuvres photographiques abstraites dont la composition s'apparente à la peinture. Mais plutôt que des fragments de temps ou des fragments d'objets réels, elle produit des espaces qui sont des fragments, des fissures par lesquels on pénètre dans des paysages comme par diffraction.

Du 4 août au 30 septembre
Louise Duval
Photographies récentes

Galerie de l'Ile des Moulins
Terrebonne

RICHARD-MAX TREMBLAY : LEURRE DE L'ÉCRIT

Cet été, au Musée de Sherbrooke, Richard-Max Tremblay met en scène une joute entre réalité, peinture et photo. Car bien que l'on n'y trouve pas l'ombre d'un cliché, la photo hante cette exposition, composée de huit huiles exécutées au cours des six dernières années. D'abord par un titre – Focus – qui revient à deux reprises. Ensuite par l'omniprésence du noir et blanc (mis à part – si l'on peut dire – ces magnifiques taches oranges qui, se détachant avec ardeur sur les gris, clament avec éclat le pouvoir de la peinture), mais surtout, et de façon plus insaisissable encore, par la facture des œuvres, où des figures humaines transparaissent, au tra-vers d'un brouillard – voire d'un brouillage –, tout en teintes de gris, comme suspendues dans le temps, traces d'existence qui passent ou sont passées on ne sait où. L'exposition nous permet de saisir intuitivement combien la peinture donne le ton à la photo, combien elle en demeure le point focal, la référence ultime.

Noir sur blanc, 1999
Huile sur toile
50 X 50cm

Depuis le fameux *Ceci n'est pas une pipe*, de Magritte, on sait que la peinture dément effrontément être ce qu'elle montre, contrairement à la photo qui, elle, se travestit en réalité. Ainsi dans *Noir sur blanc*, nous lisons bien «noir sur blanc», or – et c'est là toute la différence – ces mots ne sont pas *écrits*, mais *peints*, gris sur gris, contre un fond de vague grappe humaine, au point d'y perdre littéralement leur sens. Le peint nie l'écrit. Il nous oblige à choisir entre la vérité qu'édicte en principe la formule «noir sur blanc», et celle, intangible, transmise par les sens. Ces derniers l'emportent, puisque la lettre elle-même porte la trace qui nie le lu. Les mots, source de tous les maux?

Il y a encore bien d'autres surprises dans ce travail à la fois sensible et conceptuel dont l'apparente simplicité, on l'aura compris, n'est qu'un leurre.

Jean-Pierre Le Grand

Du 2 juin au 9 septembre 2001
Richard-Max Tremblay

Musée de Sherbrooke

CENTRE CULTUREL
YVONNE L. BOMBARDIER

présente

ABSTRACTION D'ICI À MAINTENANT
DAVID SORENSEN

David Sorensen R.C.A., U-2001, huile sur toile, 138,75 x 162,5 cm

Du 1er août au 1er octobre 2001
Peintures et sculptures

SIGNES DE JOUR ET QUELQUES IMAGES-TEMPS
BERTRAND CARRIERE
Du 28 août au 2 décembre 2001
Photographies

DE PIERRE ET DE MÉTAL
JEAN BRILLANT
Jusqu'au 1er octobre 2001
Sculptures

1002, av. J.-A.-Bombardier • Valcourt (Québec) • tél.: (450) 532-3033 • courriel.: ccylb@fjab.qc.ca

PARIS

CHAN KY-YUT À PARIS

Sans titre, 2001

Le Centre culturel canadien, à Paris, accueille, du 20 juin au 8 septembre, à l'occasion du Marché de la Poésie et d'un récital international de poésie, une exposition du peintre et poète Chan Ky-Yut.

Chan Ky-Yut illustre avec un égal bonheur ses écrits poétiques sur l'art ou encore les poèmes et les textes d'auteurs comme Adonis, Michel Butor, Paul Chamberland, Andrée Chedid, Denise Desautels, Louise Dupré, Pierre Ouellet, Salah Stétié et Kenneth White.

Déployée sur des rouleaux de papier et de toile de plusieurs mètres de long, sa peinture investit tout naturellement l'espace qui la reçoit; mieux, elle s'en empare.

La démarche de l'artiste s'inscrit dans la modernité la plus actuelle et elle y tient une place unique. Colorée et aérienne, intense et visionnaire, telle est la peinture singulière de Chan Ky-Yut.

Du 20 juin au 8 septembre 2001
Chan Ky-Yut

Centre culturel canadien à Paris